Document généré le 1 juin 2025 19:05

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Impressions désirantes

Marie-Paule Grimaldi et Claudine Vachon

Numéro 251, hiver 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/77817ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Grimaldi, M.-P. & Vachon, C. (2015). Impressions désirantes. *Spirale*, (251), 89–91.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Impressions désirantes

PAR MARIE-PAULE GRIMALDI ET CLAUDINE VACHON

En marge des considérations économiques ou institutionnelles, sans attendre une autorisation, une littérature s'écrit et se vit, incessante, irrégulière et volontaire. Autonome, elle existe dans son geste premier du partage ou plutôt du passage des écrits de toute provenance, forte de sa joie, de moyens limités et de débrouillardise dont elle fait son apanage, et elle renoue de manière concrète avec l'urgence pamphlétaire ou artistique. Cette littérature qualifiée d'*underground* est constituée d'un essaim de singularités, d'émancipations distinctes et diversifiées qui viennent affirmer leur présence dans l'espace public par ses fissures et ses alternatives. Les Éditions Rodrigol, maison indépendante et inclassable codirigée par les auteurs et performeurs Pascal-Angelo Fioramore et Claudine Vachon, est une de ces initiatives. Quelles pulsions peuvent animer les efforts qu'exigent les publications indépendantes ?

Alexandra Cloutier, *Souffre au coeur*, 2012
encre sur papier, 27,9 x 38,1 cm

MARIE-PAULE GRIMALDI — Je me demande si ce n'est pas une question de territoire qui insiste à imprimer des mots, à publier une voix, une pensée, une littérature. On parle bien de maisons d'édition, elles offrent un toit, une demeure aux écrivains et à leurs œuvres, un abri. Mais certaines de ces maisons se placent à la lisière de contrées plutôt obscures, fenêtres ouvertes sur ce qui crie ou murmure, ce qui est étrange ou rare, sur ce qui est encore incertain parfois, expérimental, exploratoire, sur ce qui a pourtant la teneur d'une nécessité. Tirées à peu d'exemplaires, souvent sans distributeur, ces publications – feuillets, zines, ouvrages d'éditeurs indépendants – font peu l'objet de recensions ou de critiques dans les médias ; on ne les trouve pas, ou rarement, dans les grosses librairies et jamais dans les grandes surfaces. Elles existent pourtant, elles circulent de main en main, d'allié en allié, dans les foires spécialisées, dans la rue ou même en cachette. À leur mesure, leur territoire s'étend.

CLAUDINE VACHON — Je me demande si ce n'est pas une question de désir, de volonté d'action que celle de porter un texte dans le monde, quel qu'il soit. Cette idée d'agir par les mots, d'abord, de croire en la possibilité d'existence quasi mystique des paroles écrites, de leur teneur, de leur poids dans le monde comme en a toute autre action profonde et engagée. Un écrivain, avant toute chose, est purement et simplement un artisan dans l'exercice de son art. À ce sujet, « *c'est en écrivant qu'on devient écriveron* », disait si justement Queneau.

L'enthousiasme avec lequel nous avons fondé les Éditions Rodrigol était le point de départ de cette envie de s'inscrire dans la société. Nous étions trois, trois créateurs et producteurs issus, à la fois, d'études littéraires et artistiques universitaires. Nous faisions partie d'un empire, l'empire Rodrigol. Avec cet empire constitué d'un noyau d'une dizaine de créateurs, nous avions l'habitude des cabarets littéraires très variés au bar Saint-Denis, des soirées de poésie chez Fio, des sketchs à la radio, des

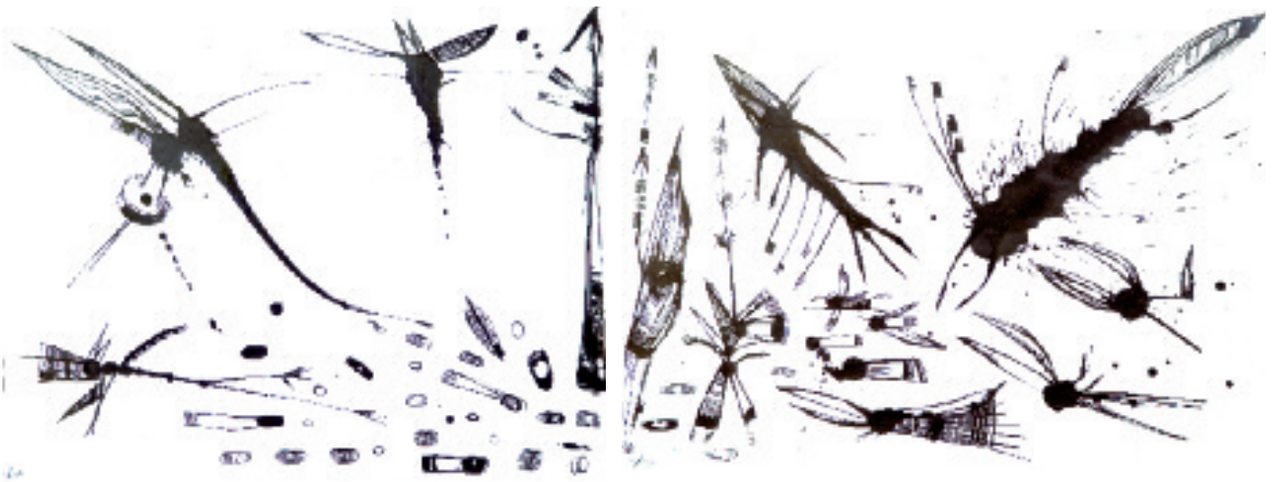
performances des Abdigradationnistes. Ces derniers étaient nés, il est important de le mentionner, pour réagir face aux soirées de poésie ennuyantes où l'on pouvait entendre les mouches voler au-dessus des planchers trop vernis. Textes à l'oral, textes chantés, textes à jamais perdus dans le chaos de ces nuits, la maison d'édition seule pouvait témoigner de leur sens profond, de leur message.

MARIE-PAULE GRIMALDI — Il y a bel et bien une littérature qui existe très activement sans être publiée et qui est célébrée et mise en action dans diverses soirées de lectures et de performances, souvent justement en réponse à un « confort », voire à un enlisement littéraire. Des passeurs ont l'envie brûlante d'inscrire cette littérature vivante dans le monde, mais ce désir a aussi quelque chose du désespoir, c'est-à-dire qu'il est sans espoir de réussite ou de succès, et c'est peut-être ainsi qu'il échappe à une récupération mercantile. Ici, il n'est pas question d'amadouer des paroles émergentes, taboues ou alternatives, de les formater et de les amener dans un espace lisse et neutre, plus accessible : c'est en fait l'édition et la littérature qui se déterritorialisent et se transforment pour les rejoindre dans leur élan, qui quittent ou refusent la place qui leur est assignée pour rejoindre la forêt, élargir son champ de résonance et propulser les audaces. La plus naïve des publications indépendantes a quelque chose de radical, dans son élan de vie, dans son affirmation.

CLAUDINE VACHON — Il y a une mission derrière ce geste de fonder une maison d'édition indépendante, mission d'autant plus vaste qu'elle ne s'inscrit pas dans la vie littéraire officielle mais dans le plus grand, le plus informe, le moins institutionnel des possibles pour se garder le maximum de liberté qui, au départ, donne des textes et des possibilités plus imprévisibles, des projets de plus longue haleine. Depuis notre premier projet, il n'y a rien de systématique, de récurrent, de semblable hormis la grande liberté accordée aux projets littéraires. Que voulons-nous créer, nous et les auteurs, dans le monde du livre ? Comment voulons-nous incarner un élan artistique par l'entremise du livre ? Le livre sera choisi comme moyen propre, à l'égal de l'objet artistique, de la vidéo, de la performance scénique, et de toutes les voix qu'emprunte l'artiste pour créer.

MARIE-PAULE GRIMALDI — On aurait pu penser que le XXIe siècle verrait un plus grand et plus rapide virage au numérique, et bien que des paroles indociles profitent grandement d'une diffusion virtuelle – pensons à la revue *Tiqqun,* toujours vivante en quelque sorte par ses archives en ligne et qui continue d'ébranler ceux qui la découvrent, ou encore à *Mainmise* qui bénéficie d'un archivage Web exceptionnel –, une foire comme Expozine (la Mecque montréalaise des publications indépendantes) compte de plus en plus de propositions chaque année et réunit près de trois cents éditeurs ou créateurs. On s'acharne à la fabrication d'objets littéraires dont la rareté intensifie un rapport intime entretenu avec eux, qui les humanise et les singularise doublement, une relation à l'objet qui vient aussi contrecarrer une productivité où la rentabilité est en jeu et crée en quelque sorte un autre luxe. Ce détachement du marché s'effectue souvent par un plus grand labeur. Certes, la démocratisation des moyens de production a facilité une part du travail de l'édition : ne serait-ce que par le plus simple traitement de texte, tout un chacun peut imprimer son pamphlet anarchiste à la maison ; or la pulsion même qui anime les publications indépendantes est souvent forte d'une réflexion autour du geste même d'imprimer dans les rapports interpersonnels entraînés par celui-ci (déhiérarchisation des rôles et activités, collectifs, bénévolat), et marque un retour à une forte préoccupation esthétique de l'objet publié, voire au recours à des méthodes artisanales (le « fait à la main » hautement prisé). On est à la limite d'une approche fétichiste et d'un acte de foi – païen, tant le travail est immense, tant celui-ci relève du don.

CLAUDINE VACHON — Vivre la littérature de cette façon, c'est en saisir tout le côté humain et manuel dans la passation du livre qui n'est pas sans rappeler ces textes que l'on se transmet en dessous de la table, comme des secrets terribles et nécessaires. Dans *Limonov* (Emmanuel Carrère), un passage troublant, au début du livre, raconte de quelle façon les lecteurs recopient en cachette les poèmes



Alexandra Cloutier, *Attaque spatiale des oiseaux guerriers et l'écriture de leur défense,* 2012
encre sur papier, diptyque, 45,7 x 122 cm

interdits. Le *samizdat,* qui veut dire « publié par soi » et s'oppose à ce qui est publié par l'État, m'apparaît être un terme intéressant pour définir et le sens et la vocation d'une véritable maison d'édition indépendante. La littérature a une âme forte qui perdure et se fonde sur la nécessité de lire. L'enthousiasme inhérent à ce genre de pratiques éditoriales *underground* qualifie tout ce qu'on peut se mettre sous la main lors des foires où d'autres, comme nous, créent et diffusent eux-mêmes leurs livres, leurs textes. Cet enthousiasme est nécessaire, il accompagne toute forme de création ; il est machine désirante.

Il n'y a pas que la subvention pour réaliser un projet de création.

Les livres vivent malgré nous, sans nous. Je crois fondamentalement à cette existence. Je me demande si ce n'est pas à cette essence de la transmission que l'édition indépendante cherche à revenir sans cesse. Et tout doit se passer dans le plus grand détachement possible avec un goût particulier de jouer avec les règles mercantiles du moment. Se détacher de la société de spectacle passerait par cette libération utopique, il va sans dire, mais envisageable par d'autres moyens. La foire, comme tout autre petit marché indépendant où l'on peut présenter un livre à vendre, permet de mesurer tout le travail de *défrichage,* de diffusion qui revient à l'éditeur et à personne d'autre. À lui revient la tâche de trouver ce lecteur potentiel d'un livre que lui seul connaît sous toutes ses coutures. Il n'est pas question de vendre avec pour seul outil une quatrième de couverture, à moins, bien entendu, d'en faire un lieu supplémentaire de liberté. Ce serait trop facile lorsqu'on porte la parole d'un autre.

MARIE-PAULE GRIMALDI — Même avec des textes qui appartiennent résolument à l'écrit, les publications sauvages demeurent au plus près de la dynamique de l'oralité, ne serait-ce que par les tirages limités qui leur donnent un aspect événementiel. Le rapport est physique dans cette rencontre avec le lecteur, il demande une « présence à », plus qu'une « consommation de ». C'est un acte qui envisage quelque chose de plus troublant que la satisfaction de part et d'autre, satisfaction qui tendrait à une finalité alors que ce geste appelle au mouvement, à la transformation, à la découverte, à investir une sensibilité qui permettrait de multiplier et de toucher des formes de vie et des possibilités artistiques et même existentielles. Autres chemins, autres liants, autres perspectives qui ne sont pas contre une littérature dominante – de toute façon bien effritée par une logique de marché trop éloignée de sa nature et dans laquelle elle décline.

CLAUDINE VACHON — L'édition de livres de manière première et indépendante ramène au geste concret d'annoter un manuscrit et d'en envisager tous les possibles sans prérogatives subventionnaires et avec les moyens du bord. Le « *do it yourself* » permet ce détachement, cette indépendance, cette ironie face à la société qui castre les initiatives si elles s'écartent du plan de match officiel. Un discours réactionnaire semble nous brûler les lèvres, mais l'ironie n'est cependant pas le sens premier d'une démarche éditoriale viable. Notre maison d'édition n'est pas indépendante dans un discours réactionnaire, mais parce qu'elle n'a d'autres envies que celles de créer et de soutenir la création. La position de notre maison s'inspire des démarches anarchistes qui trouvent les moyens matériels, financiers et humains de créer du sens dans la société actuelle. Nous sommes allés faire, à nos frais, un lancement du recueil *Toute sortie est définitive* de Samuel Flageul en Bretagne parce qu'il y avait là une nécessité. Ces nécessités, plus que des opportunités, nous poussent à la rencontre des lecteurs peu importe où cela nous mène.

Avoir la foi en la littérature, avoir la foi en l'échange entre un écrivain et un lecteur. Celui qui écrit lance un texte qui rejoindra de façon potentielle et hypothétique la multitude. Dans cette logique, l'écrivain ne se fait plus qu'une idée romantique et idéalisée de son statut et de son livre. Il continue de fantasmer autour de la création, mais ne transpose pas ce fantasme vers son éventuelle popularité et le nombre grandissant de ses lecteurs dans une société donnée. Il ne fantasme pas sur son image, sur le média qui pourrait l'accueillir. Ici, ma tâche consiste à entretenir le seul et unique fantasme de la création, cet élan qui poussera l'écrivain à produire un texte, un objet littéraire, et à le porter dans le monde. J'écoute des paroles et je les porte : je fais le métier de Mercure.

Je sais que mon travail, né de l'obstination de faire autrement, servira à créer d'autres espaces possibles pour la littérature. Il n'y a pas que la subvention pour réaliser un projet de création. Je pense que l'écrivain comme l'éditeur doivent agir avec plus d'initiative, d'idées pour véritablement VIVRE l'édition et cet échange qui est fondamentalement recherché par le choix de la publication. La littérature, dans son état le plus rudimentaire, à mon sens, permet de garder l'essentiel, et d'obtenir des réponses plus honnêtes et claires. Est-ce que mon livre a trouvé des lecteurs ? Est-ce que mon livre, mon œuvre a touché des gens ? Me faut-il cinq mille lecteurs pour en être convaincue ? Est-ce que le texte est bon ? Et s'il ne passe pas dans les journaux ou à *Tout le monde en parle,* voire à l'Académie littéraire de Mathieu Arsenault, est-il digne d'être publié ? Et s'il ne se vend pas à deux cents exemplaires, quelle conclusion en tirer une fois pour toutes ? Est-ce que le *samizdat* circule toujours ?